

## LUI

### Antoine CRETEUR

Je me baladais dans les rues d'une ville, mes pieds s'enfonçaient dans une neige sale et boueuse. Les véhicules passaient à côté de moi, me frôlaient, manquaient de me percuter sans même réagir. Personne autour de moi n'était inquiet, comme si marcher au milieu d'une route était normal. Je vis une église et décidai d'y entrer. A ma grande surprise, mes pas ne résonnaient pas à travers les vitraux colorés de la bâtisse. J'avancais doucement, passant au milieu des deux rangées de bancs vides. Une impression de solitude m'envahit. Je vis le prêtre, genoux face à un mur. Je crois qu'il priait. Je n'eus pas envie de le déranger mais j'avais tant de questions à lui poser. Il avait l'air tant concentré, le couper dans une telle concentration aurait été un pêché grave. Je pris mon courage à deux mains et lui demandai ce qu'il y avait après la mort. J'étais atteint d'un cancer incurable et le médecin, avec tant de tendresse soit-il, m'avait dit que je ne finirais pas la semaine. Je voulais savoir si même après la mort, je serais encore seul. Il faut dire qu'être orphelin à cinq ans, fils unique, il y avait de quoi s'inquiéter pour mon passage dans l'autre monde. L'homme ne me répondit pas, je pensais l'avoir dérangé alors je fis demi-tour et sortis de l'église. Arrivé sur le trottoir, je regardais le monde autour de moi, les gens ne me prêtaient jamais attention, je me croyais dans une ville démenagée, inerte. Mes pas s'enfonçaient toujours mais cette fois-ci dans une neige blanche et lisse. La tentation d'écraser ce plat glacé était si forte. Je courrais, sautais, transformant le tout en petits reliefs de flocons. Fatigué, je m'assis sur un banc, regard face à un restaurant. Quelque chose m'intriguait, je n'avais pas froid aux pieds. Mes chaussures n'étaient pas de bonne qualité, la neige aurait déjà dû s'infiltrer à l'intérieur et me glacer le corps tout entier. Je fixais ensuite le restaurant d'en face. D'un coup, en un clin d'œil je me retrouvais face aux vitrines de ce dernier. Je ne m'en étais même pas rendu compte, c'était comme respirer, une chose tout à fait banale. Je languissais devant ces plats chauds bien préparés, la fumée qui s'en dégageait me donnait l'eau à la bouche. Je vis un grand-père entrer dans le restaurant avec son petit fils. Je pensai alors aux nombres de fois où je voulais emmener mon petit fils manger quelque part mais également au porte-monnaie qui me faisait rediriger vers la réalité. Je partis, ne voulant pas que mes yeux fassent souffrir mes pensées et renaître mon regret. Soudainement un jeune enfant d'environ trois ans lâcha le bras de sa mère pour courir après son ballon qui venait de s'envoler. Le gamin ne faisait pas attention aux véhicules. Sa mère tenait dans ses bras sa petite sœur qui, je pense, ne savait pas encore marcher. Je commençai à courir vers l'enfant. Je traversai la rue, le pris et le reposai sur le trottoir à une vitesse fulgurante. J'eus l'impression que le monde s'était arrêté afin que je puisse secourir l'enfant. Personne ne m'avait vu et pourtant tout le monde était littéralement choqué. Les gens avaient leur portable en main et filmaient l'enfant. Sa mère le prit dans ses bras pour l'embrasser, elle avait eu la peur de sa vie. Le véhicule s'arrêta et courut vers le jeune garçon en s'excusant auprès de sa mère. La réaction des passants me tourmenta pendant des heures et des heures. Je continuais de marcher, ne sachant

où aller, quoi faire et à qui parler. J'avais cette étrange impression d'être seul, pourtant j'avais mon fils et mes petits enfants qui étaient là pour moi. Seulement, une partie de moi-même me disait que désormais c'était à moi d'être là pour eux. Une dame me bouscula. J'étais à la fois étonné et surpris, j'avais oublié cette sensation de toucher quelqu'un. Cette femme avait un long habit blanc d'hôpital, ses jambes étaient à l'air et elle n'avait que ça sur elle. Je décidai de faire demi-tour pour aller lui parler. Elle tremblait, ses cheveux et son visage étaient mouillés, sa peau blanche et pâle. Elle pleurait. Lorsque je lui touchai le bras, elle sursauta et se tourna vers moi. Le contact de ma main sur son bras, de ma peau contre sa peau provoqua une lumière jaune et blanche aveuglante, on aurait dit que le soleil se reflétait sur nous. Ses yeux et les miens devinrent jaunes. A l'instant même où je l'avais lâchée, tout redevint normal. Je lui demandai ce qu'elle faisait ici et le pourquoi de son état. Frigorifiée, elle ne pouvait prononcer le moindre mot. En mettant sa mèche en arrière, mon esprit reconnut cette femme. Je l'avais déjà vue quelque part. Brusquement une vision s'empara de mes pensées. Je me rappelais alors d'elle. Nos regards s'étaient croisés dans le couloir de l'hôpital où je faisais mon examen médical. Le jour où j'avais appris l'existence de ma maladie. Il ne lui restait plus que deux jours. On était venu me voir quelques semaines plus tard pour me dire qu'elle était décédée. Mes poils se dressèrent, mes mains devinrent moites et des frissons glaçants montaient des pieds à la tête, telles des fourmis. Une boule s'empara de mon ventre, encore plus douloureuse que la maladie. Je venais de toucher un esprit. Mes yeux ne clignaient plus. Pendant un instant, le monde autour moi n'existait plus. Il n'y avait qu'elle et moi. Plus rien ne pouvait distraire mon regard. J'appris l'existence d'un sixième sens qui sommeillait en moi depuis toujours. Je n'eus pas peur mais plutôt envie de l'aider, de guider cette femme. La mort l'avait perdue. Déboussolée. Les gens passaient autour de nous sans même faire attention. Ils ne la voyaient pas car ils ne pouvaient pas mais moi, c'était parce qu'ils ne voulaient pas. Enfin je pense. Je ne suis plus sûr. Sans dire la moindre phrase, la femme fixa le soleil, elle me disait voir un tunnel illuminé. L'intérieur était rempli de végétation. Elle vit sa mère lui tendre la main et lui dire qu'elle était la bienvenue dans cette nouvelle vie. Son âme s'envola et disparut dans les rayons éclatants du soleil. Je venais de voir un mort mourir. Rentrer chez moi. C'était tout ce que je voulais faire. Voir ma femme. C'était tout ce que je voulais admirer. En rentrant chez moi, je ne fis pas de bruit. Ma femme devait sûrement dormir depuis de bonnes heures. Je crois qu'il était trois heures du matin, ou peut-être quatre. J'avais mis beaucoup de temps à trouver la maison. Cela m'avait d'ailleurs fort étonné. Je montai les escaliers en bois. Je me dirigeai vers ma chambre. Craquement de marche après craquement de marche. Je m'allongeai calmement sur le drap froid. Ce problème de chaudière, une vraie plaie quand on ne pouvait pas la réparer. Quand on devait d'abord manger. Le sommeil n'était pas avec moi cette nuit là. J'avais même l'impression qu'il n'existait plus et que je n'en avais pas besoin. Je me relevai, évitant de réveiller ma femme, en plein sommeil paradoxal. Elle rêvait sûrement du bonheur que je n'avais jamais pu lui offrir. Je me levai et descendis dans le salon, évitant de la réveiller. Je m'assis dans la cuisine, fixant la fissure d'un carré de carrelage cassé. D'un coup je fus surpris de voir s'agrandir la fissure à la seconde où j'avais éternué un peu fort. Trois

éternuements suivirent le premier, tel un orchestre pour réveiller madame et me faire passer une mauvaise journée. Trois fissures apparurent sur d'autres carrés. J'étais étonné. Je croyais que la fatigue jouait avec mon imagination et je décidai de fermer les yeux. La nuit avait été longue. Je voulais me préparer un café mais je ne trouvais plus la boîte. J'étais le seul à aimer le café. A moi tout seul je ne pouvais avoir vidé la boîte en seulement deux pauvres matinées qui se perdaient parmi tant d'autres. J'ouvris la poubelle et remarquai que la boîte avait été jetée, alors qu'elle était pleine ! Une colère monta en moi et fit trembler les bocaux et autres vases de la pièce. Surpris, je courus sans même me fatiguer, je crus voler. J'en avais profité pour narguer quelques jeunes au passage. Dépassés par un vieux, quelle jeunesse ! Ce qui me questionna c'est que ma maladie m'empêchait de faire le moindre pas sans être essoufflé. Il fallait croire qu'elle avait commencé à guérir. J'étais peut être un miraculé, peut être qu'un esprit m'avait aidé. Peut être que ce sixième sens était un cadeau de dieu. Je voulais raconter ce qui m'était arrivé à mon fils. Il était fan de cinéma et en avait fait un métier. Mon histoire allait forcément l'inspirer. En plus de cela je sentais la vie renaître en moi, circuler dans mes veines et traverser mes poumons, il fallait que lui apprenne la nouvelle. Étonnamment je ne me souvenais plus du chemin vers chez lui. Ma mémoire devint un trou noir, dans ce trou noir il y avait l'oubli. Je me perdais dans les rues de ma ville. Je marchais longtemps, je ne reconnaissais plus la ville, personne ne me répondait quand je demandais de l'aide, les bruits des voitures, des portables, de la pluie et de l'orage m'assourdisaient. Chaque bruit devenait plus fort et plus insupportable. Je pouvais voir les ondes de son m'envahir de l'intérieur. Je slalomais entre les passants, fixais les noms des rues, courais de partout. Au bout d'un moment je n'arrivai plus à lire, ni à penser où même à me guider. Mes yeux et mon corps tournaient sur eux-mêmes. Des taches blanches et jaunes me brouillaient la vision. J'avais une migraine immense. Je vomissais toutes les deux minutes. On aurait dit que le soleil me tapait dessus et me fracassait le crâne pour seul but de me faire tomber dans les pommes. Je sentais mon esprit et mes sens s'en aller. J'avais l'impression que seul mon corps restait sur terre. Je tombai alors par terre. Ma tête percuta violemment le sol et je ne ressentis aucune douleur. Tout était flou, lumineux et assourdissant. Le monde entier s'écrasait sur moi. Je sentais son poids m'étouffer. Soudainement un petit garçon, il devait avoir huit mois, me regardait depuis les bras parfumés de sa mère et montra le ciel avec son petit doigt boudiné et sa voix incompréhensible qui me disait de lever les yeux. Ce fut ce que je fis. Mon cou se leva, ma tête le suivit et ma vue redevint soudainement normale. J'avançais vers un immense tunnel. Il faisait gronder la terre. Celui-ci était composé de briques grises. Des lustres en orétaient accrochés pour l'illuminer. J'entrais avec la peur au ventre. Durant le passage, j'entendais des gens parler, leurs voix résonnaient. On aurait pu penser qu'ils tapaient sur le tunnel. Je ne voyais personne. Au bout il y avait une lumière jaune. Lumineuse, très lumineuse. Soudainement je m'arrêtai. J'avais cette angoisse de ne plus jamais revoir mon fils. Je décidai de faire demi-tour mais une main me prit le bras. C'était mon père. Il me fixa et me dit qu'il fallait que je lui suive. Je rétorquai que j'avais un fils à protéger et qu'il avait encore besoin de moi. Mon père me sourit et me dit de lui suivre. Je refusais. Il sourit de nouveau. A travers ce sourire je ressentais que je

devais lui faire confiance alors je le suivis jusque dans la lumière. Je compris que ma maladie n'avait pas disparu mais qu'elle était partie, qu'elle avait déjà tout arrêté. Enfait, depuis les hallucinations, depuis la nuit dans ma cuisine, depuis le contact avec l'esprit, depuis le sauvetage de l'enfant, depuis la visite dans l'église, depuis mes pieds dans la neige, j'étais mort...